

PHILOSOPHE DISTRAIT



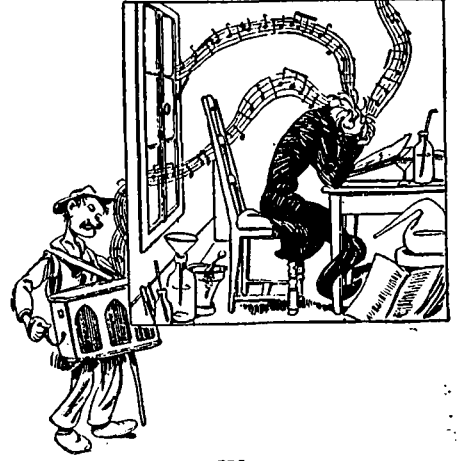
I

«...Oui, ce qui tue le genre humain, c'est le manque de charité. On oublie trop le précepte divin : Aimez-vous les...»



II

—Ah ! l'inferral vacarme ! Que je le renferme dehors, celui-là !



III

«...uns, les autres"... Ma tête, ma pauvre tête !

MYSTIGO

(Pour le SAMEDI)

VII

(Suite et fin)

Nous prêtâmes l'oreille, silencieux, puis nous risquâmes un œil à travers la feuillée : c'était le peloton de hulans qui était attaqué par les francs-tireurs cachés dans les ravins que nous devions gagner. Incapables de charger à travers ces terrains accidentés où leurs chevaux se seraient infailliblement brisés jambes et côtes et gnoirant d'ailleurs la force numérique de leurs adversaires, les lanciers allemands firent demi-tour et battirent en retraite du côté de la forêt. Ils passèrent comme une flèche sur notre front couvert par la ramée. Cependant, si prompt que fut leur course, les balles volaient plus vite encore et les Prussiens semèrent plus de la moitié des leurs sur la grand'route.

Mais leur but était atteint : celui de reconnaître si le pays était hanté par les guérillas ou francs-tireurs. L'ennemi disparut, Mystigo s'écria : « Vite, les amis voilà le moment, » et tous traversant la grand'route, nous nous élançâmes à travers champs du côté de nos amis les francs-tireurs. Mystigo entraîna avec lui les deux chevaux conquis par son courage. Un hurra général nous accueillit en arrivant auprès des nôtres.

Comme ces francs-tireurs étaient abondamment pourvus de vivres et habitaient le pays, qu'ils pouvaient par conséquent se ravitailler assez facilement, ils partagèrent généreusement leurs provisions avec nous et il était temps ; plus, ils achetèrent les coursiers de Mystigo avec leurs fournements : selles, fontes, etc. ; celui-ci ne se réserva que les revolvers et les cartouches qui pourraient nous servir. Mystigo toucha donc une centaine de francs qu'il mit en réserve pour les besoins futurs de sa petite compagnie. On le voit, ces chevaux ne se vendaient pas cher dans ces circonstances. C'est que la guerre n'est pas un temps favorable pour le négoce. Ces chevaux et ceux qui erraient dans la plaine après la descente des hulans par les francs-tireurs et qu'ils rattrapèrent, furent revendus par eux.

Et voilà comment les compagnies de francs-tireurs qui ne reçoivent aucune solde de l'Etat, vivaient de la guerre et même se faisaient des pécules assez importants par des prises de butin aux dépens de l'ennemi. Nous quittâmes les francs-tireurs bien restaurés et nous nous enfonçâmes dans les terrains accidentés qui devaient masquer notre marche aux Prussiens. Malgré les points de repère difficiles à reconnaître au milieu des ravins, plis de terrain, collines, etc. que nous traversions, notre stratigiste Mystigo ne nous fit pas dévier d'un arpent après une marche d'une douzaine d'heures à travers des territoires mon-



IV

—Est-il possible que le génie soit à la merci d'imbécilles...



V

...qu'on ne saurait assez châtier !

tueux et abrupts, nous fîmes halte dans une carrière pour y passer la nuit. Nous repartions au petit jour et bientôt quittant les pays boisés et accidentés que nous suivions depuis Sedan, nous débouchâmes dans les plaines de la Picardie, dans le département de l'Aisne. Dès lors, nous étions complètement découverts mais Mystigo eut soin de nous tenir éloignés des grandes routes en nous faisant couper à travers champs afin de nous maintenir hors de vue de l'ennemi. Jusqu'ici, nous avions eu un temps favorable et des vivres en suffisance mais alors commencèrent les épreuves. La pluie nous accompagna presque continuellement ; les terres détremées se changèrent en véritables fondrières où nous enfoncions jusqu'à mi-jambes ; nos uniformes raidis par l'eau qu'ils avaient absorbé, gênaient nos mouvements ce qui, ajouté à la difficulté du terrain, paralysait notre marche. Nous étions transis par l'humidité et pour complément d'épreuves, nous n'avions plus de vivres.

Les fatigues de la route aiguës l'appétit, nous avions consommé en un jour toutes les provisions données par les francs-tireurs. Cependant, nous avions une bonne réserve de numéraire, grâce à Mystigo ; mais, pour l'instant, cet argent nous était complètement inutile, car nous devions éviter toutes les localités que nous croisions et où nous eussions pu nous heurter aux Prussiens. La faim nous aiguillonnait ; tous étaient rendus et quelques-uns commençaient à faiblir quand un secours providentiel nous arriva.

En prévision de l'invasion prussienne, les campagnes s'étaient hâtées d'arracher les produits de la terre : c'est ce qui fait que nous ne découvrîmes rien en les traversant.

Enfin, après vingt-quatre heures de jeûne, au moins nous tombâmes sur un champ d'oignons et de raves ; inutile de dire que nous nous jetâmes dessus avec vivacité. La faim assaisonnant les mets les plus grossiers, ces légumes crus nous parurent aussi délicieux que les plats les plus raffinés de Brillat-Savarin. Cette rudimentaire restauration nous refit un peu les jambes et nous permit de continuer notre course fatigante à travers les guérets défoncés.

Malgré nos épreuves et les voies douloureuses qu'ils nous faisaient suivre, nous oubliions nos misères pour admirer Mystigo qui nous guidait avec une science consommée. De temps à autre, nous croisions des chemins de grande communication ou secondaires, quelquefois des carrefours ; Mystigo n'était jamais m'arrassé ; il s'arrêtait un instant, s'orientait et nous disait sans hésitation : « Voici le chemin qui mène à notre but. » Nous le prenions alors ou si notre capitaine-guide le jugeait dangereux, on se lançait dans les terres arables tout en le longeant à distance, quelque

fois de très loin ; néanmoins, jamais notre pilote ne dévoyait. Ce qu'il y avait d'habile dans cette tactique géographique de Mystigo, c'est qu'il n'avait pas la moindre carte indicatrice ; il ne possédait pour tout instrument de pilotage qu'une petite boussole de poche au moyen de laquelle il se dirigeait. Quelle mémoire topographique dans ce petit homme ! comme nous admirions cette science géographique qui nous paraissait plus grande alors que toutes les sciences et les arts réunis ! Que nous auraient servi, en effet, dans ces circonstances, les talents les plus brillants, comparés aux connaissances topographiques ; nous avions parmi nous quelques militaires possédant une sérieuse instruction ; oh bien ! tous estimaient leur savoir bien humble à côté du seul talent de Mystigo qui, en cette occurrence, leur avait sauvé la vie ; il est certain, en effet, que sans Mouton, nous n'aurions pas su éviter les grandes voies et que nous serions tombés sous le fer ou le plomb des avant-coureurs prussiens. Et non seulement Mystigo avait sauvé l'existence de quarante camarades, mais chemin faisant, il avait rallié à nous plusieurs soldats, échappés à leur tour de Sedan et qui erraient sur les routes cherchant leur voie.

Presque tous les Français, en effet, qui purent s'esquiver des champs de bataille de la Meuse et qui, n'ayant pas la pensée de gagner la Belgique, se sauvèrent par le territoire français, furent, en grande partie, rejoints par les Uhlans. Aussi, en voyant tous ces hommes que Mystigo avait sauvés des mains de l'ennemi, je me rappelais les paroles prophétiques du professeur de notre lycée : « Qui sait si la géographie ne servira pas à ce jeune homme pour défendre la patrie. »

Il y avait près de deux jours que nous arpentions ainsi la campagne cultivée ; notre repas aux petits ognons était digéré depuis six heures sans que nous eussions rencontré la table mise pour un autre ; l'estomac recommençait à crier famine, quand Mystigo, d'accord avec nous, nous fit obliquer de notre chemin direct pour atteindre une riche ferme, afin de nous ravitailler et connue de lui par la carte militaire.

Cette ferme longeait la grand'route de Paris,